

Alan Parker

Un grand humaniste à Hollywood

Guilhem Caillard

Numéro 324, octobre 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95080ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caillard, G. (2020). Alan Parker : un grand humaniste à Hollywood. *Séquences : la revue de cinéma*, (324), 54–54.

Alan Parker

Un grand humaniste à Hollywood

GUILHEM CAILLARD



1. Alan Parker

Poser un regard sur la filmographie d'Alan Parker, c'est réaliser à quel point le Britannique a marqué l'histoire du cinéma : parmi les 14 longs métrages qu'il signe entre 1976 et 2003, aucun n'est passé inaperçu. Au fil des ans, ses films se sont hissés au rang d'œuvres cultes. Souvent soutenues par des budgets de grande ampleur (55 millions de dollars pour *Evita* avec la vedette Madonna en 1996) et des acteurs connus (Mickey Rourke, Robert De Niro dans *Angel Heart* en 1987), les productions d'Alan Parker ont remporté 19 prix BAFTA, 10 Golden Globes, 10 Oscars et un Grand Prix du Jury à Cannes (pour *Birdy* en 1984).

À l'annonce de son décès le 31 juillet 2020 alors que Parker combattait une longue maladie, l'Académie des Oscars a évoqué un artiste « caméléon ». Dans les années 1970, ce « touche-à-tout » s'est imposé en fervent défenseur des droits civiques, avec des titres comme *Midnight Express* (1978) sur le milieu carcéral turc. La musique domine ses œuvres, celle de Giorgio Moroder (toujours *Midnight Express* qui vaut au compositeur italien un Oscar) ou encore celle de Michael Gore dans *Fame* qu'Alan Parker réalise en 1980 et qui connaît un succès planétaire. La patte du cinéaste s'exprime avec flamboyance dans ses films musicaux : l'excellent *The Commitments* (1991) rend hommage à la scène musicale irlandaise des années 1980. Le film illustre des adolescents issus de milieux ouvriers (comme Alan Parker lui-même) qui donnent chair à leurs ambitions artistiques à force de travail et, surtout, de passion. *Pink Floyd: The Wall* (1982) est l'œuvre « inclassable » du cinéaste qui, en plus d'afficher son attachement aux Floyd, dénonce les débordements du thatchérisme et les régimes totalitaires.

Le premier long de Parker, *Bugsy Malone* (1976), est une onde de choc. Cette comédie musicale fait le pari original d'illustrer la prohibition avec une distribution exclusivement composée d'enfants acteurs (dont Jodie Foster, 14 ans). Dévoilé au Festival de Cannes, le film casse l'ambiance morose du *Taxi Driver* de Martin Scorsese, présenté la même année, et les thèmes sombres dominant le

cinéma américain d'alors.¹ Avec Parker, Hollywood va changer. Aux côtés de Ridley Scott (*Alien*), Tony Scott (*Top Gun*), mais aussi Adrian Lyne (*Flashdance*) et Hugh Hudson (*Chariots of Fire*), il fait partie de la bande des fameux « admen » venus de la publicité londonienne. Cette nouvelle génération de cinéastes aux antipodes du réalisme de la British New Wave (style Ken Loach) est accueillie à bras ouverts par les studios américains.

En 1982, Parker crée la rencontre entre les comédiens Albert Finney et Diane Keaton dans le sublime *Shoot the Moon*, sur l'usure du temps au sein du couple : un drame intime qui rompt avec les habituelles mises en scène grandiloquentes de l'auteur. À l'inverse, le cinéma d'Alan Parker, c'est aussi la géniale extravagance d'Anthony Hopkins en John Harvey Kellogg, inventeur des corn flakes, dans *The Road to Wellville* (1994). Le cinéaste rappelle qu'il est un grand directeur d'acteurs. Il se dédie ici entièrement à l'humour avec un grand H, appuyé par un découpage astucieux et un montage étincelant.

En 2003, *The Life of David Gale* met en scène Kevin Spacey dans la peau d'un homme injustement condamné à mort au Texas. Face à lui, une journaliste (Kate Winslet) tente de dénouer l'affaire. Au chapitre des failles du système pénal, le film fait date. Le cinéaste prouve encore une fois qu'il excelle dans la dénonciation des erreurs judiciaires et des abus de pouvoir. Son chef d'œuvre *Mississippi Burning* (1988) s'attaquait d'ailleurs au Ku Klux Klan. Comment oublier ce dialogue entre un agent du FBI (Gene Hackman), dépêché dans une petite ville du Sud pour résoudre un triple meurtre, et la femme d'un suprémaciste blanc (Frances McDormand) ? Profondément usée par la violence ambiante, elle déclare : « On ne naît pas avec la haine. On l'apprend, on finit par la croire. On la vit, on la respire, on l'épouse. » L'intolérance, voilà un autre cheval de bataille d'Alan Parker, qui restera dans les mémoires comme parmi les grands cinéastes humanistes d'aujourd'hui. ▲

Référence

¹ Sam Delaney, « Jets, jeans and Hovis. Sam Delaney on the British admen who saved Hollywood », *The Guardian*, (<https://www.theguardian.com/film/2007/aug/24/1>)